

L-105 L. Egua

VI^e SÉRIE. — NUMÉRO 2.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE
DE
GÉOGRAPHIE

SOMMAIRE:

S. A. LE PRINCE IBRAHIM HASSAN : *L'île de Ceylan.*
BONOLA BEY : *Mohamed Sudik pacha et son œuvre.*



LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1903

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE
DU CAIRE



ISMAÏL PACHA EL-FALAKI



Ayuntamiento de Madrid

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE
DE
GÉOGRAPHIE

VI^e Série. — N^o 2.



Reg.^o L. 1084.

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1903

BULLETIN

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

GÉOGRAPHIE



LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1881

L'ILE DE CEYLAN

PAR

S. A. le Prince IBRAHIM HASSAN (*)

L'île de Ceylan, dont je me propose de vous entretenir aujourd'hui, offre un intérêt absolument original. De tous temps, elle a été connue par tous les peuples et, de plus, elle est l'île sacrée de trois religions: les Hindous la vénèrent comme le lieu où Râma, un de leurs héros (ainsi que le raconte leur poète national Valmiki, dans le *Râmâyana*) combattit pour délivrer sa belle épouse Sitâ, qui lui avait été cruellement ravie; les mahométans affirment que Ceylan fut donnée à Adam et Eve pour les consoler de la perte du paradis terrestre; enfin, les bouddhistes considèrent ce lieu comme le centre de leur foi et aussi comme le pays aimé de Bouddha qui, dit-on, le visita deux fois.

La fertilité du sol, la beauté du paysage, l'importance commerciale de ses productions, les richesses cachées dans le sein de ses montagnes et le sable de ses rivières, ont contribué à rendre cette île étrange irrésistiblement attrayante pour le voyageur qui approche de ses côtes.

Les brahmanes l'appelaient *Lankâ*, c'est-à-dire pays lumineux; les bouddhistes hindous: *la perle sur le front de l'Inde*; les Chinois: *l'île des bijoux*; les Grecs et les Persans: *le pays des hyacinthes et des rubis*; les Cinghalais: *l'île de la race des lions*.

(*) Voir le compte rendu de la séance du 30 novembre 1901, dans la série V, pag. 791.

Ces dénominations multiples témoignent toutes de l'admiration que Ceylan a inspirée à tous les peuples, et aussi de ses richesses extrêmement variées.

Nous n'avons que peu de renseignements sur l'histoire de Ceylan avant l'arrivée des Cinghalais ; il est raconté qu'antérieurement à leur établissement, l'île était habitée par les Veddahs et les Nâgas, mots qui, dans la langue védique, veulent dire *les démons*. Les seuls documents que nous puissions avoir sur ses origines se trouvent dans le *Râmâyana*.

Dans ce poème qui raconte, ainsi que nous l'avons dit au début de notre entretien, les aventures du prince hindou Râma, nous voyons celui-ci pénétrer dans l'île à la recherche de sa femme bien-aimée, enlevée par le roi des Nâgas ; il est aidé dans son entreprise, par les rois des singes et des vautours, lesquels ne sont autres vraisemblablement que des chefs des tribus habitant alors les contrées du centre et du sud des Indes.

Le seul document que nous avons sur l'histoire de Ceylan après ces époques reculées, est le *Mahavansa*, ou chronique de la grande dynastie des rois cinghalais. C'est grâce à cet ouvrage (traduit par L. C. Wijesinha et George Turnour) que nous avons la date approximative de l'invasion de Vijaya, contemporaine, dit-on, de Bouddha (543 avant J.-C.).

Vijaya était le fils du roi Sihabahu qui l'avait expulsé de son pays à la suite d'excès fort répréhensibles. Le prince entreprit alors diverses expéditions, et ce n'est qu'après une suite d'aventures comparables à celles d'Ulysse, qu'il débarqua à Ceylan. Un jour un de ses compagnons étant

allé chercher de l'eau pour se désaltérer, rencontra auprès d'une citerne une femme qui l'empêcha de s'en approcher, le métamorphosa en animal et l'enferma dans une caverne. Tous ses camarades allèrent les uns après les autres à sa recherche, mais ils subirent le même sort. Vijaya seul réussit à s'emparer de la femme Kuveni, à qui il n'accorda la vie que sur sa promesse formelle de délivrer les captifs. Par la suite, il l'épousa et avec son aide il devint maître de l'île entière, dont il se fit proclamer roi.

Mais ce conquérant voulait avoir pour épouse une princesse du sang ; aussi répudia-t-il Kuveni pour épouser une princesse du sud des Indes, et forma ainsi la dynastie cinghalaise.

Les règnes des descendants de Vijaya furent souvent troublés par les invasions périodiques des Tamils, ou Damilas, peuple de la côte de Malabar. A ces moments, les rois cinghalais étaient obligés de s'enfuir de leur capitale Anouradhapoura et de se réfugier dans la province sauvage de Rohana.

La première et la plus formidable de toutes les invasions fut conduite par un chef damila nommé Elara. Il s'était proclamé roi d'Anouradhapoura et y régna jusqu'à ce que Duttha Gamani, le véritable descendant des rois cinghalais, lui livra bataille et s'empara de la capitale où il fit construire le Dagoba Ruanweli, l'un des monuments les plus intéressants de Ceylan. Ce combat fameux est représenté sur des fresques qui ornent encore la grande chambre du temple de Dambulla.

Les règnes des rois cinghalais offrent de brusques alternatives de grandeur et de décadence. L'île était dans un

tel état lorsqu'un aventurier portugais, Almeïda, y débarqua, qu'il n'eut pas de difficultés à s'y établir au sud-est.

Le premier établissement portugais date de 1505, époque à laquelle Albergaria réussit à obtenir du roi de Kotta la permission de s'établir en un lieu, où il fonda un petit comptoir commercial.

Dès lors, ces nouveaux colons ne perdirent pas de temps à se fortifier dans leur position. Leur puissance s'agrandit. Les rois cinghalais essayèrent alors de les expulser, mais il était trop tard ; tous leurs efforts furent inutiles. Néanmoins, les Portugais n'étendirent leurs possessions que sur les côtes, et comme, par leur fanatisme religieux, ils exercèrent sur les indigènes une odieuse tyrannie, les Hollandais, qui avaient déjà des comptoirs dans les Indes, n'eurent aucune peine — lors de leur débarquement sur la côte en 1602, sous la conduite de l'amiral Spilberg — à obtenir l'alliance du roi de Kandy.

En 1638-1639, une expédition hollandaise attaqua la forteresse de Batticaloa, située sur la côte est. Un an après, ils débarquèrent à Négombo dont ils s'emparèrent en 1644, et qu'ensuite ils fortifièrent. En 1656 ils prirent Colombo, et enfin en 1658, ils chassèrent définitivement les Portugais de Jaffna, leur dernier port à Ceylan.

Les Hollandais étaient des colonisateurs de beaucoup supérieurs aux Portugais ; ils respectèrent la liberté de conscience, et ainsi ils réussirent à se concilier les indigènes et à tirer un profit considérable de leurs transactions commerciales entre leur patrie et l'île. Ce sont eux qui ont commencé à Ceylan les travaux publics, tels que canaux, routes, etc.

Au bout de 158 ans d'occupation, ils furent obligés de céder leur position aux Anglais. Dès 1763, une ambassade avait été envoyée de Madras par la Compagnie au roi de Kandy, et en 1795, époque de la rupture entre l'Angleterre et la Hollande, les Anglais envoyèrent des forces contre les Hollandais de Ceylan, et s'emparèrent de leur colonie, presque sans opposition de leur part.

En 1803, par la paix d'Amiens — car la colonie était sous le protectorat de la Compagnie des Indes — elle fut reconnue possession de la Couronne britannique.

A cette époque, le centre de l'île était encore au pouvoir de Wikramasinha, le dernier descendant des rois de Malabar. Wikramasinha était toujours en querelle avec ses voisins. Les Anglais envoyèrent contre lui une expédition qui n'eut pas de résultat ; mais en 1815, aidés des chefs indigènes, ils réussirent à s'emparer du tyran, près de Kandy. Celui-ci finit ses jours dans l'exil et c'est avec lui que s'éteignit une lignée de souverains, dont l'arbre généalogique peut être établi pour une durée de deux mille ans.

Par la convention du 2 mars 1815, signée par les Anglais et les chefs Kandyens, la souveraineté de l'île passait entre les mains des Anglais qui, en échange, garantissaient aux Cinghalais la liberté civile et religieuse, ainsi que l'inviolabilité du culte de Bouddha et de ses prêtres ; les autels devaient être protégés et les lois maintenues dans la forme établie. Quant aux impôts, ils revenaient aux vainqueurs.

Sauf une sérieuse insurrection qui éclata en 1817 et qui dura plus de deux ans, et deux rébellions moins importantes en 1843 et 1848 qui, d'ailleurs, furent vivement réprimées,

Ceylan jouit de la paix et de la tranquillité depuis l'occupation étrangère.

Ceylan, dont nous venons de tracer sommairement l'historique, est une des îles de l'Océan Indien. Elle était connue en Europe sous le nom de Taprobane. Ainsi que nous l'avons vu précédemment, Vijaya, après avoir été expulsé par le roi son père, aborda, après de grands voyages et de nombreuses aventures, dans cette île. Après y avoir débarqué avec ses hommes, ils s'étendirent sur la terre afin de se délasser ; à leur réveil, ils remarquèrent que leurs mains salies par le contact du sol avaient la couleur du cuivre ; de ce fait vint à cette contrée le nom de Taprobane ou *pays couleur de cuivre*, ainsi que nous le voyons dans Pline l'Ancien et les géographes de l'antiquité. Quant au nom moderne de Ceylan, il provient de Sinhala-dvipa, *Pays de la race des lions* ; ces mots altérés sont devenus Sérendiva, Serendib-zeïlan, puis enfin Ceylan.

Ceylan est séparée de l'Inde Continentale par le détroit de Manaar, et se trouve située entre le 5° 55' et le 9° 51' de latitude nord, et le 79° 41' 40" et le 81° 54' 50" de longitude est (Méridien de Greenwich).

La longueur extrême de l'île est de 436 kilomètres, sa plus grande largeur de 220 kilomètres, le développement de ses côtes de 1,224 kilomètres, et sa superficie totale de 66,000 kilomètres carrés, en y comprenant les îlots avoisinants.

Les côtes de Ceylan sont entourées au nord-ouest par des bancs de sable et des récifs qui touchent presque aux Indes par l'île de Ramisseram et le Pont-d'Adam. Entre l'île et les côtes opposées se trouvent deux détroits variant

en profondeur et en largeur, l'un, le Manaar, n'est navigable que pour des petites barques ; l'autre, le Paumben, situé entre l'île de Ramisseram et la terre ferme, a été creusé et est navigable par des bateaux d'un tirant d'eau de trois mètres.

Les côtes de l'ouest et du sud sont monotones et basses ; elles sont couvertes de cocotiers qui poussent en quantité jusqu'à la rive et donnent à l'île un aspect luxuriant et pittoresque. Ces côtes sont découpées et laissent passage à de petits bras de mer, utilisés comme abris par les barques indigènes.

Les côtes de l'est, depuis Pointe-de-Galle jusqu'à Trincomale, sont d'un aspect tout-à-fait différent ; le terrain en est plus accidenté et la végétation infiniment moins fertile. Les basses-côtes entourent les montagnes de l'intérieur à l'est, au sud et à l'ouest, formant une ceinture variant entre 50 et 150 kilomètres ; mais au nord, dans toute la largeur de l'île, depuis Kalpitiya jusqu'à Batticaloa, s'étend une immense plaine presque uniforme, couverte de magnifiques forêts de grande étendue.

La zone montagneuse se trouve dans le sud de l'île et couvre une étendue de 11,000 kilomètres carrés. La direction d'élévation de ces montagnes semble s'étendre du sud-ouest au nord-est, bien qu'il soit difficile de déterminer la confusion des cimes et des sommets élevés qui s'entrecroisent et se projettent dans différentes directions ; les chaînes de moindre altitude offrent un certain parallélisme dans la direction du sud-est au nord-ouest.

Vers le nord, les rameaux du système montagneux rayonnent sur des espaces peu étendus et s'abaissent

promptement jusqu'au niveau de la plaine. Les collines détachées sont très rares ; les plus célèbres sont celles de Mihintale qui domine l'ancienne ville sacrée d'Anouradhapoura, et celle de Sigiri. Cette dernière offre un spécimen fort rare à Ceylan de ces rochers solitaires et inaccessibles si nombreux au Dekkan, qu'on nomme *dourgs*, et qui sont, pour la plupart, dominés par des forteresses imprenables.

Pendant longtemps on prenait le Pic d'Adam pour la cime la plus élevée de Ceylan, mais sa hauteur au-dessus du niveau de la mer n'est que de 2,240 mètres. Cette cime est renommée par les pèlerinages qui s'y rendent de tous les côtés de l'Orient, la cavité du rocher qui la domine étant considérée par les brahmanes comme la trace des pas de Siva, par les bouddhistes comme la trace des pas de Bouddha et par les mahométans comme celle des pas d'Adam, tandis que les Portugais chrétiens étaient divisés à ce sujet entre Saint Thomas, et l'eunuque de Quandacée, reine d'Ethiopie. Cette trace de pas est couverte par un toit et gardée par les prêtres d'un monastère qui se trouve à mi-hauteur de la montagne et qui possède un autel sur la cime du Pic.

La plus haute montagne de Ceylan est le Piduru Talagala, qui a 2,528 mètres d'altitude ; ensuite, viennent le Kirigalpota, avec 2,388 mètres, et le Totapelakanda, avec 2,361 mètres.

Bien que l'île soit complètement sous l'influence de l'évaporation océanique et qu'elle possède un plateau d'une étendue assez considérable, elle n'a pas de rivières importantes. Les pluies considérables qui tombent à chaque

mousson changent les ruisseaux en torrents et en rivières impétueuses, mais dès que les pluies cessent, les cours d'eau reprennent leur aspect normal et presque tous peuvent alors être passés à cheval.

Dans les plaines, il y a, comparativement, peu de rivières et de ruisseaux courants ; les rivières se jettent solitairement dans la mer et les lits de leurs affluents ne servent qu'à diriger les torrents au changement de chaque mousson ; le reste du temps ces lits sont parfaitement secs.

Dans leur course à travers les collines et les terrains accidentés, les cours d'eau sont alimentés par de nombreuses averses qui tombent fréquemment dans ces hauteurs. Ils parcourent alors un des plus beaux paysages que l'on puisse voir, se précipitent entre les ravins, tombent de rochers en rochers jusque dans les profondeurs des vallées boisées, et offrent successivement l'aspect de rapides torrents et de cataractes incomparables en grandeur et en beauté. En arrivant à la plaine, les gracieuses sinuosités de leur course indiquent qu'elle s'effectue à travers un terrain poreux et sablonneux.

La plus importante rivière de Ceylan est la Mahaveli Ganga, qui prend sa source dans le mont Piduru Talagala et suit un cours tortueux à travers la vallée de Kotmale jusqu'à Pasbage, où elle reçoit un petit affluent venant de la base du Pic d'Adam ; elle passe par le petit village de Peradeniya, elle contourne l'ouest et le nord de Kandy et, après une descente d'environ trois cents mètres vers l'est, entre Kandy et Bintenne, elle se dirige rapidement vers le nord et prend sa course à travers des pays sauvages ; enfin elle se divise en deux branches secondaires dont la

plus petite, la Verukal, se jette dans la mer, à 45 kilomètres environ au sud de Trincomale, et l'autre, plus grande, conserve le nom de la rivière et se jette dans la grande baie de Kottiar, près du port de Trincomale, après une course d'environ 400 kilomètres. Pendant les inondations, la rivière atteint une profondeur de sept à neuf mètres, mais en temps ordinaire, on peut la passer à gué en différents endroits.

En faisant des dépenses assez fortes, on pourrait rendre cette rivière navigable sur une longueur de 150 à 170 kilomètres de la mer, car la première partie de son cours seulement se trouve au milieu de contrées rocheuses, mais ensuite elle arrose des plaines et des régions ouvertes.

Des ruines d'anciens quais énormes, des restes de lits de canaux, démontrent que jadis les souverains de Ceylan attachaient une grande importance à cette région de leurs Etats.

Les autres rivières importantes sont : la Kelani Ganga, qui prend sa source à la base du Pic d'Adam, parcourt une partie de la région du nord, passe par Ruwenwella, pour se diriger ensuite vers le sud de Colombo, et finit par se jeter dans la mer au nord des environs de cette ville ; cette rivière est navigable sur un parcours d'environ 75 kilomètres ; ensuite viennent la Kalu Ganga et la Walawe Ganga, qui prennent aussi leur source à la base du Pic d'Adam, et le contournent, l'une au sud-ouest et l'autre au sud-est ; la Kalu Ganga est navigable sur un parcours de 90 kilomètres, de Ratnapoura jusqu'à la mer, à Kalutara, d'où un canal la relie à Colombo ; la Walawe Ganga se jette dans la mer, à 15 kilomètres à l'ouest de Hambantota, après une course de 130 kilomètres.

Les autres cours d'eau sont sans importance et ne sont pas navigables.

Il y a à Ceylan quelques lacs très considérables et de plus très pittoresques. Tous ceux qui se trouvent près de la côte, comme les lacs de Colombo, de Bolgoda et de Négombo, sont de formation naturelle, tandis que les lacs de l'intérieur sont pour la plupart créés de main d'homme, et se nomment en anglais *tunk*. Autrefois les rois cinghalais, pour irriguer leurs innombrables rizières, faisaient creuser d'immenses réservoirs, que nous voyons encore et qui sont la preuve de l'antique civilisation de l'île. Un des plus beaux parmi ces lacs est celui de Kandy, qui est entouré de collines boisées, ce qui donne à l'ancienne capitale de Ceylan un aspect fort pittoresque.

Quant aux lacs naturels, ils sont formés de la manière suivante : au moment des pluies, les rivières entraînent dans leur course rapide une grande quantité de terre ; à leur arrivée à la mer, elles se rencontrent transversalement avec les *gulf streams*, ce qui fait que les sables, au lieu d'être entraînés dans la mer, s'amoncellent et forment le long des côtes, des barrières qui s'augmentent graduellement par des dépôts similaires et forcent ainsi les rivières à les contourner et à chercher un nouveau débouché. Les bancs suivent généralement la direction du courant et les rivières les côtoient à une grande distance de la mer. De temps en temps leur embouchure est obstruée par les accumulations de terre et de sable, et les rivières grossies par les pluies sont obligées de se frayer un chemin nouveau, en abandonnant leur ancien lit converti en lac.

Les lacs de Colombo et de Négombo sur la côte ouest,

le port de Batticaloa à l'est, ainsi que les bancs de sable bas et longs des deux côtes, sont dûs à cette formation. Les bancs connus sous le nom indigène de *gobb* et larges de deux à six kilomètres sont couverts de plantations de cocotiers.

Les Hollandais, au temps de leur occupation, utilisèrent les canaux naturels formés par ces bancs en leur joignant des canaux artificiels afin d'avoir une communication continue entre Kalpitiya, au nord-est, et Négombo ; cette ligne fut dans la suite étendue jusqu'à Colombo, puis, plus au sud, jusqu'à Kalutara.

Les saisons de Ceylan diffèrent sensiblement de celles qui existent généralement sur la côte de la Péninsule indienne. Les deux moussons de l'année prennent leur nom des vents qui les accompagnent et qui viennent du sud-ouest et du nord-est ; le premier arrive très régulièrement et on l'attend sur la côte sud-ouest du 10 au 20 mai ; le second arrive sur la côte nord-est de la fin d'octobre à la mi-novembre.

Il y a une différence frappante entre l'influence qu'exerce la mousson du sud-ouest sur chacun des deux côtés de l'île ; les nuages suspendus au-dessus des côtes sont chassés vers les montagnes élevées, et leur vapeur condensée retombe en pluies abondantes au sud et à l'ouest, tandis que l'autre côté de l'île reste sec ; ainsi, pendant que le sud et l'ouest sont inondés, l'est et le nord se trouvent en état de sécheresse, et il arrive fréquemment que les deux versants d'une même montagne présentent dans le même temps les aspects opposés de l'humidité excessive et de l'extrême sécheresse.

L'influence de la mousson du nord-est est plus générale : les montagnes qui font face au nord et à l'est sont moins élevées et plus éloignées de la mer que ne le sont celles du sud et de l'ouest, les nuages sont chassés vers l'intérieur des terres, et il pleut alors simultanément sur les deux côtés de l'île.

La durée du jour n'offre pas de grande différence suivant les saisons : le 1^{er} février, le soleil se lève à Colombo à 6 h. 23 m. et se couche à 6 h. 5 m. ; vers le 15 août, il se lève à 5 h. 45 m. et se couche à 6 h. 7 m.

Au point de vue géologique, on peut dire que Ceylan est sortie peu à peu de l'Océan, ainsi que le prouvent ses terrasses couvertes de coquillages marins et qui sont actuellement à une grande distance de la mer. Une grande partie de l'île peut être considérée comme formée par des récifs de coraux joints aux matières alluviales transportées pendant presque toute l'année par les courants et qui se jettent vers le sud. Ces matières s'amoncellent le long de la côte de Coromandel, rencontrent des obstacles au sud de la Pointe de Calimere, puis se déposent sur les récifs de coraux autour du cap Pedro ; ces récifs se sont élevés au-dessus du niveau de la mer, ont été recouverts d'une épaisse couche de matières alluviales et ont formé ainsi la presqu'île de Jaffna.

Les plaines s'étendent vers l'est jusqu'à ce qu'elles rejoignent la digue étroite du Pont d'Adam.

Les roches tertiaires sont presque inconnues dans l'île. Le grand trait géologique de Ceylan est le gneiss, recouvert en plusieurs endroits par des couches de pierre calcaire dolomitique d'une grande épaisseur ; la surface inférieure

du gneiss est apparente et repose invariablement sur du granit. On a souvent trouvé des veines très étendues de feldspath et de quartz dans le gneiss, ainsi que dans la région élevée du district de Galle, où on peut constater des dépôts copieux de feldspath désagréé ou kaolin, connu sous le nom de terre à porcelaine.

A différentes hauteurs le gneiss est également intercepté par des veines de *trapp*, soulevé quand il était en fusion et subséquent à la consolidation du premier ; dans quelques localités, ces veines prennent un caractère de *pitch stone porphyry* très imprégné de fer.

On trouve du *hornblende* et du *greenstone* primitif dans le voisinage du Pic d'Adam et dans le district de Pussellava.

La latérite, connue à Ceylan sous le nom de *cabouc*, est produite par du gneiss désagréé et se trouve abondamment en certains endroits ; on s'en sert pour la construction des habitations.

Jusqu'à présent on n'a pas trouvé de trace de gisements carbonifères, à l'exception d'un peu d'anthracite ; mais en comparant la disposition des dépôts de charbon du nord des Indes, qui sont couchés sur des lits de gneiss, avec les lits de Ceylan, il est possible, à un moment donné, d'y trouver des couches similaires.

Dans les provinces du sud, on a trouvé des spécimens d'étain, de cuivre, de platine et d'oxyde noir de manganèse, que l'on peut voir dans les musées de Ceylan. Dans le voisinage de Colombo, il y avait autrefois des mines de mercure, et les Hollandais exportaient ce métal en Europe. Les mines de plomb sont nombreuses à Ceylan et donnent

lieu à une importante exportation. Un fer d'excellente qualité se trouve à la surface même de la terre dans les provinces du sud, de l'est et du centre ; les Cinghalais sont habitués à travailler ce métal.

Dans les contrées basses, le nitre et le nitrate de chaux existent en grande quantité, tandis que l'alun et le sulfate de magnésie sont rares.

Des dépôts de sel naturel se trouvent dans beaucoup de provinces maritimes ; néanmoins, on fabrique du sel artificiel sous la surveillance du Gouvernement, qui en a le monopole.

Dans le district de Sabaragamuwa on trouve des pierres précieuses en abondance ; de même, mais en moindre quantité, dans les districts de Badulla, de Nuwara Eliya et de Matara. Les pierres qui ont la plus grande valeur sont le rubis, le saphir, l'améthyste, l'œil de chat et l'escarboucle ; l'émeraude est rare et n'est pas de bonne qualité ; la pierre de lune, la pierre à cannelle et le grenat existent en grande quantité et sont extrêmement variés.

Le sol naturel de Ceylan est composé de graviers de quartz, d'argile feldspathique et de sable, souvent d'une blancheur éclatante, recouverts d'une terre grasse d'un brun-rougeâtre provenant de matières végétales, ou bien du gneiss désagréé et du *hornblende*.

L'ensemble de la grande extrémité du nord de l'île est formé de terrains d'une mixture sablonneuse et calcaire qui facilite la culture des grains, du tabac, du coton et des légumes, et est un auxiliaire utile dans les travaux agricoles de la population tamile, travaux d'ailleurs fort intelligemment conduits et pour lesquels les engrais et les irrigations ne sont pas négligés.

Entre les districts du nord et les chaînes de montagnes qui surplombent les contrées de Bintenne et d'Uva, se trouvent des plaines étendues de formation alluviale, lavées par des eaux provenant des plateaux surélevés où il y avait autrefois une population très dense s'occupant d'agriculture.

Des ruines d'anciens travaux d'irrigation, couverts maintenant par des marais et des jungles, témoignent des connaissances agricoles des temps passés.

Les provinces maritimes de l'est, du sud et de l'ouest offrent un caractère sablonneux ; de larges régions de quartz et de sable s'étendent tout le long des côtes et sont parfois d'un blanc très pur ; leur pauvreté en matières végétales les rend propres à la culture de la cannelle seulement.

Le cocotier croît avec luxuriance dans les régions sablonneuses. Il en est ainsi tout le long de la côte, de Kalpitiya à Pointe-de-Galle, et plus loin aussi, vers l'est et le nord de Matara, où des plantations de cocotiers s'étendent à l'intérieur, sur une longueur variant entre cent mètres et six kilomètres.

Depuis cette ceinture légèrement sablonneuse jusqu'à la zone des montagnes kandyennes, le sol est composé en grandes parties de pierres poreuses et d'argile ferrugineuse et n'est pas apte à la culture ; pourtant cette région est entrecoupée dans toutes les directions par de basses vallées et de larges plaines qui, quoique d'un sol peu généreux, peuvent donner une assez bonne récolte de riz.

Le sol des provinces centrales contient souvent de grandes quantités de sable, de quartz et d'argile ferrugi-

neuse, mais dans certains districts plus élevés, il est plus riche et plus gras. On trouve du sable suffisamment végétal pour permettre la culture du riz dans tous les districts placés sur des collines, mais la terre fine et grasse de couleur brun-rouge qui recouvre la couche de gneiss et de pierre calcaire et qui rend très facile la culture du thé et du coco, ne se trouve que sur les côtes escarpées à la base des chaînes de montagnes, à une altitude variant entre 600 et 1,200 mètres.

Le sol de ces contrées bien boisées contient dans ses éléments des fragments décomposés des rochers surplombants, recouverts de matières végétales, qui répandent partout, depuis des siècles, le germe de la fécondité et facilitent les travaux agricoles.

Nous savons jusqu'à présent quel est le caractère physique de Ceylan. Cette île, si curieuse sous plusieurs points de vue, est habitée par des races nombreuses et très différentes.

Les Weddahs ont formé la population primitive de l'île ; ils se sont toujours divisés en Weddahs des villages et Weddahs des forêts. Les Weddahs des villages s'occupent un peu d'agriculture, mais rien que pour leurs besoins personnels ; les Weddahs des forêts habitent dans des cavernes ou dans des troncs d'arbres et se nourrissent du produit de leur chasse. Il en existe encore environ 4,000 dans l'île.

Les Cinghalais qui ont été les premiers conquérants de l'île, en forment encore la population la plus nombreuse : ils comptent environ 2,330,000 âmes. Le mot « cinghalais » vient de *Sinha-siha*, qui veut dire Lion ; le père de Vijaya, Sihabahu, était fils d'une princesse du nord des Indes, qui

régnait dans la province moderne de Aoudh ; suivant la légende, elle avait épousé un lion — vraisemblablement ce devait être un homme d'une caste inférieure, nommé Siha. — Leurs descendants ont conservé ce nom et s'appellent : *Le peuple de la race des Lions*. Les Cinghalais sont fiers. Ils peuvent faire de bons domestiques et, dans certains cas, de bons ouvriers, mais on ne peut pas les employer à des travaux trop serviles. Physiquement la race est plutôt grande pour un peuple de l'orient méridional ; moralement c'est un peuple rusé, doué, comme tous les orientaux, d'une intelligence extraordinairement développée dans les qualités d'assimilation.

Les Tamils viennent en second lieu comme nombre ; ce sont les descendants des anciens Damilas, peuple de la côte de Malabar, qui envahirent l'île et s'y colonisèrent dans le nord et l'est. Ils sont au nombre de 952,000.

En dehors de ces Tamils, il y a encore les Tamils coolies qui viennent régulièrement dans l'île pour cultiver les plantations de thé et s'en retournent dans leur pays au bout d'un an ou deux, suivant le contrat passé avec le chef ouvrier.

La race tamile est à mon avis très inférieure à la race cinghalaise, mais elle est beaucoup plus apte au travail servile des plantations et à la domesticité. Ils sont de religion hindoue, et leurs mœurs, ainsi que leur foi, sont beaucoup moins élevées que celles des cinghalais ; physiquement non plus, ils ne les valent pas, et d'après ce que j'ai pu observer, ils n'ont pas la même force de résistance.

Les Mores sont les musulmans indiens émigrés du sud des Indes ; il y en a environ 300.000. Ils font d'excellents

marchands parmi lesquels il y en a de fort riches ; ils rappellent les épiciers grecs qui viennent dans notre pays et y amassent, grâce à leur économie, à leur frugalité et à leur persévérance une assez agréable fortune.

Les Burghers sont les descendants des colons hollandais ; ils sont souvent mêlés à la race indigène et beaucoup d'entre eux sont employés au gouvernement. Ils sont de l'église hollandaise et au nombre de 24,000.

Les Malais proviennent des régiments malais que les Anglais avaient formés pour la conquête de l'île. En récompense de leurs services, le gouvernement britannique leur a permis de s'y coloniser et leur a donné des terres. Cette colonie se trouve au sud de l'île, à Hambantota, à Kirinda, dans les villages du voisinage, à Salawe Island, à Colombo. Il y a environ 12,000 Malais de religion musulmane sunnite, tandis que les Mores sont chiïtes. Comme stature, c'est une belle race mongole. Les Malais sont fort courageux et font d'excellents chasseurs, probablement aussi de bons soldats.

En dehors de ces races principales, il y a à Ceylan des marchands hindous qu'on appelle des Chitas, et quelques Javanais, des Nègres ou Kafirs, des Arabes et des Parsis, au nombre de 9,700.

Quant à la colonie européenne, elle ne dépasse pas 7,000 âmes ; elle est occupée, soit dans les plantations au centre de l'île, soit au gouvernement, ou dans l'armée.

Nous arrivons maintenant aux productions de l'île de Ceylan.

Ainsi que nous l'avons dit, l'agriculture est la plus grande richesse de Ceylan, et son développement a mis

le comble à la prospérité de l'île ; grâce à elle, le gouvernement a pu faire construire des chemins de fer, jeter des ponts sur les rivières et sillonner l'île de routes splendides.

Autrefois, le café était pour Ceylan une source de richesse, maintenant c'est le thé ; cette industrie a relevé l'île de la faillite causée par la maladie du caféier. Nous devons dire que c'est grâce à leur indomptable énergie, à leur persévérance et à leur initiative que les planteurs européens ont établi une industrie aussi considérable, aussi florissante que l'a été dans les jours passés, celle du café.

Le centre de cette grande industrie réside dans les montagnes de l'île et occupe un huitième de son étendue totale. La majorité des plantations se trouve à une altitude variant entre 450 et 1,200 mètres. Primitivement, le café se plantait en buissons devant les portes des habitations, dans quelques hameaux indigènes de la contrée kandyenne ; ce ne fut que vers 1830 que les entreprises des européens se dirigèrent spécialement sur la culture du café dans l'île ; depuis cette date, elle s'est établie avec plus ou moins de succès, suivant les années, jusqu'en 1874-1875, époque à laquelle elle est arrivée à une production de 50,000 tonnes, représentant au prix courant une valeur de £. 5,000,000 (125 millions de francs).

Cette énorme augmentation de capital fit hausser le prix des terrains d'une manière considérable ; les terres estimées primitivement au prix d'une livre sterling l'acre (environ 62 francs l'hectare), atteignirent aux enchères publiques un prix variant entre vingt et vingt-quatre livres l'acre (1,200 à 1,400 fr. l'hectare). Cette grande prospérité eut

une fin: en 1878-79 les effets du fungus (*hamilia vastatrix*), maladie attaquant les feuilles du caféier, entraînèrent une si sérieuse diminution dans les récoltes, que les colons commencèrent à porter leur attention sur d'autres plantes pouvant s'acclimater à la température et au sol de Ceylan.

Le quinquina et le thé ont été cultivés tous deux avec succès, mais c'est surtout sur ce dernier que les planteurs comptent maintenant avec confiance pour conserver la prospérité nouvelle de l'île.

L'étendue de terrains cultivés en thé est d'environ 154,000 hectares; la valeur des plantes dépasse trois millions de Livres Sterlings (75 millions de francs) et l'exportation qui s'élevait en 1877 à 2,105 livres (955 kilos) atteint maintenant 55,125 tonnes. Les résultats obtenus en quantité et en arôme ont été tels que les plantations de café ont été déracinées pour céder la place au thé, et que de grandes surfaces de terrains ont été préparées pour devenir propres à cette culture.

Aucun pays ne peut fournir un travail meilleur et aussi peu coûteux que celui des ouvriers employés à ces plantations. Ces ouvriers viennent spécialement de l'Inde, car, ainsi que nous l'avons dit, les Cinghalais sont capables de soigner les arbres, de débarrasser les jungles de leur végétation sauvage, ils sont habiles aussi dans les travaux d'irrigation et dans les travaux qui sont du ressort des comités des villages, mais peu d'entre eux sont capables de se soumettre au travail routinier des plantations sur les collines.

Ceylan est devenue le refuge favori des émigrants de la côte de Malabar et de Coromandel; leur nombre se compte

par milliers. Il n'y a, à Ceylan, aucune difficulté relative à l'arrivée et au départ de ces travailleurs. Ils sont absolument libres ; des maisons de refuge et des hôpitaux sont entretenus par le Gouvernement à de faibles distances des plantations, tout le long de la route centrale qui s'étend de Kandy à Manaar, et par laquelle la plupart des émigrants passent pour se rendre à leur travail.

Pendant ces dernières années, un service maritime a été organisé pour transporter les coolies depuis Tuticorin, le port d'embarquement dans l'Inde du sud, jusqu'à Colombo. Depuis longtemps déjà, plus de cent mille travailleurs émigrent chaque année pour Ceylan et ne retournent à leur village natal que pour vivre avec les économies qu'ils peuvent avoir réalisées. Il y a environ 350,000 coolies employés dans les plantations de thé, qui reçoivent une paie journalière équivalente à soixante-quinze centimes.

En dehors du café, du quinquina et du thé, le coco prend une place très importante dans beaucoup de propriétés et est d'excellente qualité. La gomme arabique, le tapioca, la vanille, ainsi que d'autres productions tropicales y croissent également.

Les grandes cultures de cannelle et de coco sont principalement entre les mains des indigènes ; tous deux croissent fort bien dans les basses contrées, au bord de la mer. Pendant de longues années, la culture de la cannelle a été le monopole du Gouvernement ; maintenant elle est libre et son exportation, en 1898, a atteint 1,430 tonnes.

La culture du cocotier, grâce aux usages multiples de la noix, est des plus importantes pour les Cinghalais des basses terres : ils boivent l'alcool tiré de son jus distillé, le

noyau de la noix est indispensable à leur *curry* journalier, son lait est le breuvage offert aux visiteurs, son huile alimente les lampes, les filets de pêche sont fabriqués avec ses fibres, etc.

L'étendue de la culture du cocotier est de 283,000 hectares, et, ainsi que nous venons de le dire, ses nombreux produits sont d'une nécessité absolue dans la vie journalière des indigènes de l'île. L'exportation annuelle de l'huile des noix desséchées de coco, des fibres etc., etc., s'élève à plus de £ 1,200,000, et le revenu provenant de l'impôt taxé sur l'alcool extrait, peut être évalué à £ 166,000 environ.

Outre l'agriculture, Ceylan possède une autre ressource, celle de la pêche des perles fines.

On trouve des huîtres perlières dans la baie de Tambalagam, près de Trincomale, mais les grands bancs sur lesquels ces huîtres se trouvent en abondance sont près d'Arippu, au-delà de la partie nord de la côte occidentale de Ceylan, à une distance de trente à quarante kilomètres du rivage.

Ces bancs s'étendent sur plusieurs kilomètres au nord et au sud, et varient considérablement en étendue et en production. On croit généralement que l'huître perlière arrive à sa maturité vers sa septième année, et que c'est à ce moment que la perle atteint sa grandeur définitive et son parfait éclat ; si alors on ne la pêche pas, elle meurt rapidement et la perle est perdue. Il arrive souvent que des bancs d'huîtres disparaissent pendant plusieurs années par des causes inconnues.

Les Hollandais n'eurent pas de pêcheries de 1732 à 1746, mais elles leur échurent pendant vingt-sept ans, de 1768

à 1796. La pêche fut de nouveau interrompue entre 1820 et 1828.

La petite huître qu'on trouve à Tambalagam est la *Placuna placenta* ; l'huître perlière recueillie sur les bancs d'Arippu est la *Meleagrina margaritifera*.

Dans la dernière pêche extrêmement fructueuse, faite en 1891, on a pris 44,400,000 huîtres et la part échue au gouvernement de Ceylan a été de £ 96,400.

Le système actuel pour pêcher les huîtres est exactement le même que celui autrefois pratiqué et on n'a formulé aucun procédé pour leur pêche artificielle. Lorsque l'inspecteur signale un lit convenant à la pêche, le gouvernement annonce qu'une pêcherie commencera à une certaine date ; à cette époque, la côte aride d'Arippu, ordinairement déserte, offre au nord-ouest le spectacle d'une ville pleine de vie et d'activité ; elle est envahie par une foule de gens de races diverses, s'occupant à des travaux variés, et comprenant même des bateliers venus de la côte de Coromandel et du golfe Persique.

Des négociants de perles venus de l'Inde et de la Chine avec leur cortège inévitable de marchands encombrant la côte.

Un nombre limité de bateaux et de plongeurs sont patentés. Chaque huître est prise avec la main même du plongeur puisqu'on n'emploie ni drague, ni autre engin de pêche.

Le gouvernement prend de droit les deux tiers des huîtres ainsi recueillies, et elles sont vendues aux enchères publiques à la clôture de chaque jour de pêche ; le tiers restant est donné en paiement aux plongeurs et aux bateliers.

Maintenant, permettez-moi de vous faire, en peu de mots, le récit de mon voyage.

Après mon arrivée à Colombo, où j'ai passé une semaine afin de me préparer à une chasse dans le sud de l'île, je partis pour visiter, pendant deux ou trois jours, Kandy, l'ancienne capitale de Ceylan.

Le trajet que parcourt le chemin de fer de Colombo à Kandy offre un des plus beaux panoramas que j'aie jamais observés. A nos yeux se déroulaient des collines intersectées par des vallées verdoyantes couvertes d'une végétation tropicale et qui devenaient de plus en plus belles à mesure que la contrée était plus montagneuse. Nous passions sur un rocher à pic dominant d'une hauteur de 300 mètres des vallées où croissent des cocotiers et où sont disséminées des rizières.

Il n'y a peut-être rien de plus pittoresque que la ville de Kandy, dont la majeure partie a des *bangalos* disséminés sur les collines verdoyantes qui entourent le lac superbe.

Je n'oserais pas vous donner une description de l'ancienne capitale de Ceylan avec son temple qui renferme la dent sacrée de Bouddha et la bibliothèque des rois cinghalais, et autres curiosités intéressantes. Des voyageurs plus autorisés en ont donné une description infiniment plus importante que je ne pourrais le faire ; mais permettez-moi de vous décrire le temple et vous conter l'histoire de la dent de Bouddha, histoire, d'ailleurs, que plusieurs d'entre vous doivent déjà connaître.

L'entrée du *Dalada Maligawa* (Temple de la Dent) est ornementée de figures de *dvarpals* (gardiens de portes) et d'éléphants. Le haut de la véranda est décoré de fresques

originales, représentant les phases de Hades. Après avoir admiré les sculptures du portail principal, nous entrâmes dans la bâtisse centrale par une petite porte, et, après avoir gravi des escaliers fort incommodes, nous passons une superbe porte en mosaïques et pénétrons dans le sanctuaire qui renferme la dent sacrée.

La châsse en forme de cloche est argentée, et peut être vue à travers une grille de fer. Les six châsses renfermées l'une dans l'autre, et qui se trouvent dans la grande, sont en or pur et incrustées de pierres précieuses ; dans la plus petite, au milieu de toutes, se trouve la dent sacrée de Bouddha.

La plus grande châsse contient des bijoux de grande valeur, présents de différents Radjahs, entre autres, une statuette de Bouddha, taillée d'une seule émeraude.

La dent est une pièce d'ivoire décolorée, d'environ cinq centimètres de long sur deux centimètres de diamètre. Ceci n'a pas du tout l'air d'être une dent humaine. On montre très rarement cette relique ; sa dernière exposition a eu lieu pour pouvoir obtenir des fonds pour réparer le temple. Parfois aussi, on la montre à des visiteurs très distingués.

L'histoire en cours de cette supposée relique est celle-ci : à la crémation de Bouddha, à Kusinara, en 543 avant J.-C. (?), une dent fut prise du milieu du bûcher par Khema, l'un des disciples de Bouddha, et donnée à Brahmadatta, roi de Kalinga, à Dantapura, qui lui érigea un temple incrusté d'or. Après plusieurs siècles, la dent fut transportée à Pataliputra, aux Indes ; le *Daladawanza* (histoire sacrée de la dent) raconte beaucoup de miracles

extraordinaires accomplis par cette dent, qui défia toutes les tentatives des Brahmanes pour la détruire. Guhasiva, roi de Kalinga, remplaça ensuite la dent dans son temple originel. Avant de succomber dans la bataille où il trouva la mort, il avait ordonné à son gendre de transporter la dent à Ceylan. Hemamala, la fille de Guhasiva, la cacha dans ses cheveux et après beaucoup de dangers, elle arriva à Ceylan, vers l'an 300 ap. J.-C.; naturellement elle fut reçue avec de grands honneurs à Anouradhapoura où un *maligawa* avait été construit pour la dent.

La dent suivit le changement de capitale, d'abord à Pollonnaruva, puis à Yapahu; là les Pandyens se rendirent maîtres de la dent et la ramenèrent aux Indes.

Le suivant roi cinghalais, Parakrama Bahu IV, alla personnellement à Madura, et retourna avec la précieuse *dalada*. La dent fut alors cachée à Kandy, ensuite à Saffragam, puis à Kotmatie, et fut trouvée, en 1560, par les Portugais à Jaffna et portée à Goa, par Dor Constantin de Braganza. Le roi de Burmah envoya au vice-roi un ambassadeur pour lui offrir une énorme récompense et l'alliance perpétuelle avec le Portugal. Mais l'archevêque zélé, Don Gaspar, prévalut énergiquement auprès du vice-roi pour rejeter toute rançon, puis, en présence d'une grande multitude, il réduisit la dent en poudre, la mêla avec du charbon, et jeta les cendres dans la mer.

Le chambellan du roi de Kotta et Vikrama Bahu, roi de Kandy, prétendirent avoir chacun en sa possession la dent originale, expliquant que les Portugais avaient saisi une falsification. Le roi de Kotta envoya sa dent *originale* comme dot au mariage de sa fille (qui vraiment était la

filles du chambellan et non la sienne) avec le roi de Pegu. Quand Kublai Khan, empereur de Chine, envahit Burmah, il demanda et reçut du roi de Ceylan deux dents de Bouddha.

La dent qui se trouve actuellement à Kandy est apparemment celle fabriquée par Vikrama Bahu, et offerte par lui comme dot si le roi de Pegu voulait épouser sa fille.

Non seulement beaucoup de bouddhistes croient réellement à l'origine de la relique sacrée, mais plusieurs écrivains déclarent qu'elle n'est jamais tombée entre les mains des Portugais.

Devant le *karanduwa* se trouve une table en argent qui sert à recevoir les offrandes des adorateurs.

Après être resté trois jours à Kandy, je revins à Colombo afin de partir pour Hambantota, où se trouve, paraît-il, la chasse la plus fructueuse, puisque c'est la partie la plus sauvage de l'île.

La première halte est à Pointe-de-Galle ; le trajet est de quatre heures et demie par chemin de fer, vu la lenteur excessive du train. Quoique pittoresque, le paysage aperçu devient ensuite monotone, car on ne passe que par des villages et des plantations de cocotiers, à une distance de cent à deux cents mètres de la mer, mais qui ne varient guère d'aspect.

Je ne suis resté qu'une nuit à Pointe-de-Galle, où il n'y a d'intéressant que l'ancien fort et quelques traces d'architecture hollandaise qui indiquent que la ville était dans le temps occupée par ce peuple.

Le lendemain, de bonne heure, je me mis en route pour Matara, à une heure de chemin de fer ; ce trajet ne m'a

pas offert de paysage sensiblement différent de celui entrevu précédemment.

A Matara, j'ai pris le *mail-coach*, si l'on peut appeler ainsi la voiturette fort sale, attelée d'une misérable paire de chevaux relayés tous les dix kilomètres, qui fait le service entre Matara et Tangala.

Jusqu'à Tangala, la population est assez dense, mais après cette ville, les villages deviennent de plus en plus rares.

Le soir, je suis arrivé à Hambantota avec mes domestiques cinghalais. Les coolies m'y attendaient pour la chasse du lendemain, pour laquelle j'avais eu l'autorisation, par l'entremise de l'agent du gouvernement. Le lendemain, nous nous mîmes en route pour Welligatta, village à quinze kilomètres de Hambantota. Nous étions à pied, mes bagages suivaient sur des charrettes tirées par des bœufs.

A Welligatta, mes chasseurs m'avertirent qu'ils avaient relevé la présence d'un éléphant seul dans le voisinage. Le lendemain, à quatre heures du matin, je partis à sa recherche avec deux chasseurs et deux coolies.

Après avoir atteint les rives d'un lac salé, nous pénétrâmes dans la jungle à la suite des traces encore fraîches de l'animal ; au bout d'une heure de marche en zigzag, mon chasseur m'avertit que l'éléphant était près de nous. En effet, à travers l'épaisseur de la jungle, on apercevait une masse énorme qui s'approchait en brisant sur son passage tous les arbrisseaux. Lorsque le géant de la jungle fut à dix mètres de nous, mon chasseur me dit qu'il était temps de tirer ; je tirai, puis nous nous mîmes en marche à sa poursuite ; deux heures après, nous trouvâmes l'énorme bête morte.

Le lendemain, je partis pour Wirawila, à une distance de 11 kilomètres; dans l'après-midi je fis une promenade, dans un petit canot indigène, sur la rivière débordante dont les deux rives étaient couvertes de jungles épaisses; en nous approchant de quelques arbres énormes qui se trouvaient au milieu de la rivière, nous vîmes une immense quantité d'oiseaux s'envoler à notre approche; leur petits, se voyant abandonnés, faisaient un grand bruit, et tombaient de leurs nids; j'attendis patiemment le retour des parents pour tirer quelques spécimens des différentes espèces.

Après avoir passé encore un jour, dans la jungle inondée environnant Wirawila, à poursuivre des buffles sauvages, je continuai ma route pour Tissamaharama, à une distance de six kilomètres.

Je regrette de ne pouvoir fournir sur ces lieux que des renseignements pour la plupart recueillis des indigènes; il en existe peu dans les relations de voyage et dans les livres techniques, et, par conséquent, il est difficile d'en contrôler l'exactitude.

A Tissamaharama, j'avais déjà entendu parler de Katteragame, où se trouve un temple sacré, dédié au dieu hindou Katteragam, et éloigné de 15 kilomètres. Mes guides m'avaient averti que je n'y trouverais pas de gîte pour passer la nuit, et le transport des tentes exigeait une masse de coolies; aussi pris-je le parti de faire cette route et de revenir dans le même jour.

Parti à trois heures du matin, j'arrivai à huit heures à Katteragame. Presque toute la route passait au milieu de la jungle, et à l'approche des bords de la rivière et des lits

secs de ses affluents, la jungle devenait plus luxuriante et les arbres plus élevés.

Le village est situé sur l'autre côté de la rivière et se compose de quelques cahutes clairsemées dans la forêt.

Après avoir eu les clés du temple, nous nous sommes dirigés vers un mur de briques qui forme l'enceinte d'une grande cour couverte de gazon ; au milieu de cette cour s'élève une petite chambre contenant une grande statue du dieu Katteragam, entourée d'innombrables brûle-parfums. Les murs de cette chambre sont ornementés de fresques. Derrière cette chambre, une autre cahute séparée sert d'abri aux prêtres qui viennent là pour les fêtes du dieu, et juste derrière il y a le *bowtree*, arbre sacré des religions hindoues.

Ce temple est supposé avoir des pouvoirs miraculeux ; il reçoit chaque année la visite de près de dix mille pèlerins hindous, et, en outre, chaque hindou ou bouddhiste qui fréquente les forêts environnant Katteragame, met ses offrandes au pied de cet autel.

En revenant de Katteragame, nous rencontrâmes sur notre route un fakir qui venait du sud des Indes, et deux autres qui venaient de Bénarès (sur le Gange), et qui disaient avoir fait le trajet à pied, excepté quand ils durent traverser la mer de Tuticorin à Colombo.

La jungle, de Tissamaharama à Katteragame, est d'une exceptionnelle beauté, avec ses grands arbres peuplés de singes gambadant d'une branche à l'autre à l'approche de l'homme.

Je laisse la description de Tissamaharama, petite ville intéressante, pour mon retour d'un autre voyage dans les environs.

De Tissamaharama je suis allé à Kyrinda, grand village peuplé entièrement de Malais ; on peut dire que c'est le dernier village vers l'ouest jusqu'à la rivière de Kumbukkan, quoique de temps en temps on rencontre quelques petites cabanes. Le pays se change alors en grandes prairies qui contiennent généralement des petits lacs formés par la pluie ; ces lacs, n'ayant pas de débouchés, sont salés, exemple la plaine d'Urania. (*Ura* veut dire sanglier en cinghalais).

Ces prairies sont entourées de jungles impénétrables et de broussailles, et, de distance en distance, on voit des rochers d'une couleur rouge s'élevant au milieu de cette immense verdure qui s'étend jusqu'au bord de l'Océan. Là, au bord de la mer, au-dessus d'un de ces rochers, dans une grande étendue ouverte, nommée Butawa, et qui était dans le temps, évidemment, un village, je me suis arrêté pour une dizaine de jours pendant lesquels j'ai fait une bonne chasse.

De Butawa, nous avons passé la Katteragama Ganga à son embouchure, et de là nous avons traversé la plaine qui s'étend entre cette rivière et celle de Kumbukkan Aru qui en est éloignée d'environ 35 kilomètres ; là il était défendu de tirer même un coup de fusil pendant cinq ans pour préserver le gibier. En effet, on voyait des troupeaux innombrables de buffles sauvages, de sangliers, de cerfs, d'éléphants, etc.

Arrivés à la rivière de Kumbukkan Aru, nous commençâmes à la traverser, et cet incident était très amusant. Comme les pluies avaient grossi la rivière, les bœufs qui tiraient les charrettes perdaient souvent le fond, et les

coolies, qui les aidaient à tirer, jetaient des cris sauvages pour les exciter ; souvent aussi les coolies perdaient pied et alors ils jetaient des cris de terreur croyant ainsi éviter l'approche d'un crocodile.

Le village de Pumana est tout près des bords de la rivière, et est habité par des Weddahs ; là on me procura la permission de l'agent du gouvernement de la province de Batticaloa, pour pouvoir chasser un éléphant, un buffle sauvage et quelques cerfs.

Le lendemain, je me suis éloigné de Pumana, à une distance de 12 kilomètres, vers une plaine nommée Kirgiala, où je suis resté une dizaine de jours.

J'avais l'intention de marcher au nord jusqu'à la ville de Batticaloa, mais comme l'excessive humidité et l'air fiévreux avait rendu mes coolies et mes shikaris malades, et que moi-même je ne me trouvais pas bien, je suis retourné à Butawa, en suivant la même route.

De Butawa je suis allé à Katagamewa qui se trouve à 5 kilomètres d'un des fameux temples de rochers, nommé Maha-Citul-Pawa-Vihara. Le lendemain de mon arrivée à Katagamewa, je partis pour visiter ce temple qui était, dit-on, dans le temps, le principal entre 12,000 autres temples de rochers de la province de Rohana.

La route, depuis mon campement jusqu'au temple, était une sorte d'allée directe, coupée au travers de la jungle par les pèlerins qui le visitent régulièrement. En approchant du temple, nous vîmes un rocher qui se profilait sur le rideau vert de la jungle, et après avoir monté des degrés taillés dans le rocher, nous arrivâmes à une chambre habitée par un prêtre bouddhiste, et devant cette chambre

il y avait un creux rempli d'eau de pluie qui servait à boire aux pèlerins.

Près de la chambre du prêtre il y avait une petite pièce taillée dans le roc et couverte d'inscriptions sanscrites très anciennes, et de l'autre côté du rocher on apercevait une vue des plus étendues dans toutes les directions.

Le vert éternel de la jungle était coupé par des rochers solitaires surgissant de place en place et cette admirable végétation paraissait comme sertie dans le bleu verdâtre de l'Océan Indien. A distance on apercevait les sept collines du Katteragame et le sommet du dagoba de Tissamaharama.

Aux temps des rois cinghalais, tout ce pays sauvage, à ce que me dit le prêtre, était couvert de champs cultivés.

Le temple que nous visitâmes après nous être reposés est tout simplement une grande cavité transformée en chambre. Elle contient une grande statue de Bouddha couché, de 5 mètres et demi de longueur, et les chauves-souris y volent en liberté. A peine entrés dans le temple, mes domestiques cinghalais se sont prosternés devant l'idole.

A quelques mètres de la porte du temple, se trouvent des colonnes de deux à trois mètres et une statue d'un roi cinghalais, qui démontrent les ruines d'un petit palais.

En face de là, je suis monté sur un autre rocher où il y a, à mi-hauteur, une pierre énorme taillée en forme de parasol, et qui, évidemment, a été faite par quelque pieux souverain, désireux d'abriter les dévots pèlerins qui visitaient l'endroit.

Au sommet se trouve un dagoba qui contenait dans le

temps des pierres précieuses dédiées à Bouddha, comme le prêtre me le dit, et qui furent enlevées par l'usurpateur damila Elara.

De Citul-Pawa, je suis allé visiter les ruines d'un temple avoisinant nommé Magul-Maha-Vihara (temple du grand mariage) ; ce nom vient de la légende suivante :

Outia, frère de Tissa, souverain de Kaliani, terrifié par la rancune du roi contre lui, si l'on découvrait les rapports intimes qu'il avait eus avec la reine, s'enfuit du pays. Ce prince, nommé Outia, du nom de son grand-père, roi d'Anouradhapoura, s'établit dans une autre partie de la contrée sur le bord de la mer. De là, il envoya secrètement à la reine une lettre par l'entremise d'un homme déguisé en prêtre ; celui-ci entra inaperçu à la suite du grand-prêtre, en présence du roi, chercha à attirer le regard de la reine et laissa tomber la lettre. Le roi, se retournant au bruit et apercevant l'objet, crut que le grand-prêtre avait participé à l'intrigue, et condamna à mort le grand-prêtre et l'envoyé. Les dieux, irrités par cet acte, submergèrent la province par le débordement de la mer. Le monarque, pour apaiser la colère des dieux de l'océan, exposa sa belle fille, Suddha-diva, dans une petite barque en or sur laquelle il inscrivit ces mots : *Une fille royale*, et la lança dans l'océan. Cette barque fut trouvée sur les rives du pays de Kakavam, roi de Mahagama, qui épousa la jeune fille et l'appela Divi-Vihara, ayant été trouvée près de ce temple, Vihara signifiant temple. De là vient le nom de Magul-Maha-Vihara.

Le temple consiste en une petite cavité dans le rocher, formée en temple et contenant une statue de Bouddha

couché, de 2 mètres 75 de longueur, et à côté du temple il y a un dagoba.

De là, je suis retourné à Tissamaharama, où j'ai visité les deux temples construits par le roi Tissa. Ces deux temples consistent chacun en un énorme dagoba, dans l'enceinte d'un mur en briques, et à côté de chaque dagoba, un autel consacré à Bouddha. Dans un de ces temples il y a une petite chambre contenant une statue moderne de Tissa.

Il y a aussi à Tissamaharama un grand réservoir du temps des rois cinghalais — comme il en existe d'ailleurs beaucoup dans l'île — qui a été réparé par le gouvernement pour servir à l'irrigation des champs.

De là, je suis retourné à Hambantota pour aller à Colombo, en suivant la même route par laquelle j'étais venu.

A Hambantota, j'ai fait une assez bonne chasse : j'y ai pris deux éléphants, douze cerfs, deux buffles, huit sangliers, deux boas, des renards, des lièvres et une grande quantité d'oiseaux.

Après un séjour d'une semaine à Colombo, je suis reparti pour chasser au nord, au lac de Kantalaï, à 50 kilomètres de Trincomale. Je suis repassé par Kandy, en chemin de fer que j'ai pris jusqu'au terminus à Matalé, pour m'y reposer une nuit.

A Matalé, il y a un temple de rocher très intéressant, l'Alu-Vihara (temple de l'éléphant), ainsi appelé parce qu'il est orné de fresques représentant cet animal. Sur l'un des murs on voit l'empreinte d'un pied, du pied de Bouddha, dit-on.

Ce temple est intéressant au point de vue historique,

parce que c'est là que les paroles sacrées de Bouddha ont été écrites pour la première fois.

Matalé est le centre d'une grande plantation de thé, et c'est de là que part le mail-coach, meilleur que celui de Matara à Hambantota.

Au matin, je partis en diligence pour Dambulla. Là, le pays est beaucoup plus pittoresque qu'au sud; nous parcourions des chaînes de montagnes entrecoupées de vallées boisées, ou se voyaient partout les *bangalos* des planteurs de thé.

Comme à ce moment je n'eus pas le temps de visiter la ville, j'en laisse la description à mon retour de Kantalaï.

De Dambulla à Habarana, nous avions à notre service une voiture plus misérable que jamais; mais à Habarana on nous a procuré une charrette à bœufs pour nous porter à Kantalaï. Sur la route nous rencontrâmes une quantité de coqs sauvages (*Gallus Lafaiettus*). Enfin nous arrivâmes à Kantalaï vers deux heures du matin.

Pendant la journée, en attendant mes bagages, je me promenai dans le voisinage de notre maison d'arrêt, alors en ruine, mais fort joliment située sur le lac. Il n'y a rien d'historique à Kantalaï, le paysage seul est intéressant par sa jungle accidentée et fort belle. Le lac de Kantalaï est un réservoir beaucoup plus grand que celui de Tissamaharama.

Dans l'après-midi, on me présenta un *shikari* (chasseur); j'ai rarement vu un homme plus infatigable et plus intrépide.

Le lendemain, je me mis en route pour Wetukatche, vaste prairie entourée de forêts vierges et de jungles, à 17 kilomètres de Kantalaï.

Mamoza, mon shikari, m'y construisit une cahute faite de branchages où je passai environ un mois, pendant lequel je fis une chasse très satisfaisante; j'y ai pris un énorme éléphant, un alligator de trois mètres, sept cerfs, un ours, quelques sangliers et des oiseaux magnifiques.

Au retour, de Kantalaï à Dambulla (environ 72 kilomètres) j'ai mieux aimé marcher que de prendre les charrettes dont nous pouvions disposer. Parti de Kantalaï à sept heures du soir, nous arrivâmes à Habarana à trois heures du matin; à deux heures de l'après-midi nous étions à Dambulla.

Je désire ici vous faire la description du temple de Dambulla, car c'est le plus grand et le plus célèbre des temples de rochers de Ceylan.

Immédiatement après la maison du prêtre, l'ascension presque à pic commence au moyen de degrés taillés dans le roc. Un grand portail en briques, nommé le Mouragé, termine l'ascension et conduit à une plate-forme de rocher devant le temple.

De là, le panorama est superbe; des pics isolés s'élèvent de loin en loin et forment des chaînes grises de montagnes, célèbres dans l'histoire de l'industrie du café. Ces chaînes s'étendent dans toutes les directions de l'horizon. Vers l'est, est le rocher sauvage de Sigiri, au-dessous duquel, au sud-est, s'étendent d'immenses rizières que des radjahs avaient consacrées à l'autel.

Le temple se compose de cinq chambres ou cavernes creusées dans le rocher; l'extérieur en est fort pauvre.

La première caverne s'appelle Devaradja-Vihara (temple du grand dieu); ce titre ne se rapporte ni à Bouddha, ni à Siva, mais à Vichnou. L'intérieur en est très obscur et

est orné d'une gigantesque statue de Bouddha couché, de 14 mètres de longueur. Près de la tête de la statue, il y a une image de Vichnou et deux petites statuette en briques de Bouddha. Au pied se trouve une autre petite statue en bois de Mahakassiapa. Cet autel fut érigé, dit-on, par le roi Walagambahu, qui régnait à Anouradhapoura, vers l'an 80 av. J.-C., et qui, après une invasion de damilas, avait été obligé de se cacher dans les cavernes de Dambulla.

La deuxième caverne s'appelle Maha-Vihara (grand temple). Elle est la plus grande et la plus curieuse ; elle a 48 mètres de long sur 15 de large, sa hauteur est de 7 mètres à son point le plus élevé et s'abaisse en s'inclinant vers l'intérieur où elle n'atteint plus que 1 mètre 25 cent. En entrant dans la caverne on voit un cercle de Bouddhas assis ; il y a là 48 statues toutes plus grandes que nature : à gauche de l'entrée il y a un petit dagoba entouré de Bouddhas assis, et ayant quelques-uns des cobras à sept têtes.

A gauche, on voit la statue du roi Walagambahu. Vis-à-vis du roi, au milieu de draperies, se trouve une statue de Bouddha à pied, taillée dans le roc, et tout autour il y a des fresques curieuses représentant diverses phases de la vie de Bouddha, ainsi que des divinités hindoues Ganeça et Katteragam, accompagnées d'un immense cortège de prêtres. D'autres peintures représentent le combat entre le roi Duttha Gamani et l'usurpateur Elara : ce dernier a le cœur percé d'un javelot et est soulevé sur son éléphant par un guerrier. D'autres encore nous montrent l'arrivée de Vijaya à Ceylan. Les sabres dessinés sur ces fresques sont les mêmes que ceux qu'on a trouvés près des réservoirs de Kalawena.

Cette chambre renferme également une statue en bois du radjah Kirti-Sri-Nissanga qui, en 1193 ap. J.-C., restaura le temple, ainsi qu'une curieuse image de Bouddha non terminée à sa base ; au centre se trouve aussi une statue en pierre de Bouddha, assis sur un canapé.

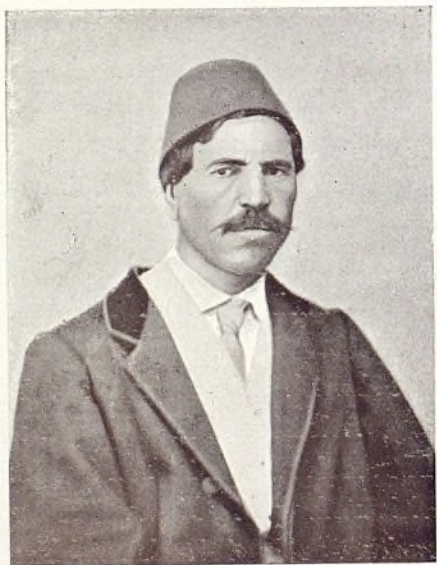
La troisième caverne nommée Maha-Alut-Vihara (grand temple neuf) n'est pas aussi intéressante ; elle possède 54 statues de Bouddha assis, ainsi que sa grande statue couchée de 9 mètres de longueur. Il y a aussi une statue en bois de Kirti-Sri-Nissanga.

La quatrième caverne, le Paspilimi-Vihara, a quelques statues de Bouddha et un petit dagoba recouvert d'une couche de peinture dorée.

La cinquième est toute moderne ; elle a été construite par un chef kandyen au XVIII^e siècle, et elle contient une grande statue de Bouddha, de 12 mètres de long, ainsi que quelques statuettes peintes, pour la plupart, en jaune.

J'ai beaucoup regretté de n'avoir pas pu visiter Anou-radhapoura, l'ancienne capitale des rois cinghalais. C'est la ville la plus intéressante de Ceylan, au point de vue archéologique, et elle nous donne de nombreux témoignages sur l'antique civilisation de l'île ; on y voit les restes du colossal dagoba de Ruanwela.

En quittant Dambulla, je suis retourné à Kandy, puis à Colombo, d'où je m'embarquai quelques jours après pour l'Europe, en passant par la Chine, le Japon et le Canada.



MOHAMED SADIK PACHA

NOTICE NÉCROLOGIQUE

DE FEU

S. E. MOHAMED SADIK PACHA

Par BONOLA BEY (*)

MESDAMES, MESSIEURS,

J'aurais souhaité qu'une voix plus autorisée que la mienne vienne ici rendre un hommage solennel à la mémoire de S. E. Mohamed Sadik pacha, et faire revivre devant vous l'image de cet homme de bien qui a rendu de si longs et loyaux services à son pays; et a contribué d'une façon si brillante aux études dont nous nous occupons. Mais l'amitié sincère qui nous unissait depuis vingt-cinq ans, la connaissance profonde que j'avais de sa valeur morale, la reconnaissance que la Société lui doit pour le concours qu'il lui a prêté en plusieurs occasions, ne m'ont pas permis de céder à une autre tâche à la fois si douloureuse et si honorée de vous entretenir de ce véritable homme de bien.

Mohamed Sadik est né au Caire il y a environ quatre-vingts ans. Entré à l'École de Kanka, ce grand établissement, aujourd'hui disparu, d'où sont sorties les personnalités les plus marquantes de l'histoire moderne de l'Égypte, il fut envoyé avec Chérif pacha et Ali pacha Chérif à la mission égyptienne à Paris. Le choix que fit le Gouvernement en cette occasion prouvait la valeur du jeune homme et les espérances que son intelligence et son application faisaient

(*) Voir le compte rendu de la séance du 29 novembre 1902.

concevoir. Ce fut à Paris que Mohaméd Sadik se lia avec Aly Chérif d'une amitié que seule la mort put dénouer.

Rentré en Égypte avec le titre d'ingénieur, Mohamed Sadik fut nommé officier dans l'armée et fit avec elle les campagnes de Turquie et d'Abyssinie, et arriva au grade de colonel d'état-major. Le général Stone pacha, notre ancien président, me parlait souvent du colonel Mohamed Sadik bey avec la plus grande estime et il avait une si grande confiance dans sa probité, que lorsqu'il fut chargé de la direction du service du Cadastre, service très délicat et où les abus sont faciles, il s'attacha Sadik bey comme inspecteur.

Après quarante ans de service il fut élevé par S. A. le Khédive au grade de Mirmiran et on lui alloua une modeste retraite.

Telle fut la carrière administrative de celui dont nous honorons aujourd'hui la mémoire.

Passons maintenant aux services rendus à la science géographique. Mohamed Sadik pacha a visité trois fois les lieux saints de l'Islam ; c'est lui qui le premier a relevé les itinéraires de ces localités, et il fut le premier, parmi les musulmans, qui en donna au monde européen une description consciencieuse. C'est encore à lui que l'on doit les premières vues photographiques de cette région, vues qui eurent un grand retentissement en éveillant l'intérêt universel. Il ne faut pas oublier que leur auteur était un musulman et qu'il s'agissait d'un sujet sur lequel, depuis des siècles, c'était presque un article de foi que de conserver la réserve la plus scrupuleuse. Mais Sadik avait su gagner la confiance et l'estime du Grand Chérif de la Mecque et avait su lui

persuader de lui permettre de rompre avec une tradition inspirée seulement par un fanatisme outré.

C'est à la suite de ces voyages et de ses observations judicieuses que furent prises plusieurs mesures avantageuses aux pèlerins, telles que l'abandon de la route de terre, une meilleure organisation du Mahmal, et un meilleur règlement des dépenses assez grandes qu'occasionne cette partie du pèlerinage.

Ce fut en l'an 1277 de l'hégire que Mohamed Sadik visita pour la première fois la terre sainte de l'Islam à la suite du Khédive Saïd pacha. On n'a jamais su au juste le motif qui poussa le vice-roi d'Egypte à partir inopinément pour le Hedjaz à une époque non prescrite par les lois et les usages religieux. On a dit qu'invité à se rendre à Constantinople, Saïd pacha prétextait ce voyage à Médine pour refuser.

Le départ du Caire pour Suez eut lieu le 11 Ragheb.

L'escorte était composée de douze compagnies d'infanterie, d'un escadron de cavalerie avec trois canons de montagne, et enfin d'aides-médecins, ingénieurs, cuisiniers, sakkas et farraches, en tout deux mille hommes avec trois cents chameaux. Ceux-ci servirent pour porter l'eau et les bagages, mais à el-Wagg où l'on débarqua, on leur adjoint d'autres chameaux, dits bédouins, pour le personnel. Ces chameaux étaient fournis de bâts appelés *choukdoufs*, suspendus à chaque flanc de l'animal : il sont en bois léger et sont munis de montants servant à soutenir une tente destinée à procurer de l'ombre et à garantir de la chaleur. Ces *choukdoufs* peuvent contenir chacun une personne commodément installée, soit qu'elle veuille rester couchée

ou assise. Les femmes arabes riches s'en servent habituellement dans leurs voyages.

De El Wagg l'expédition s'enfonça dans le désert et par Kokalah, Fokaïr, El Malak arriva le 1^{er} Chaban à Médine.

La route parcourue, longue de 417 kil. et 800 mètres fut entièrement mesurée à la chaîne sous les ordres de Mohamed Sadik, qui releva, mètre par mètre, tous les accidents de terrain, la nature du sol, l'altitude, et fit trois fois par jour des observations thermométriques et météorologiques. Des pluies très fréquentes adoucirent d'ailleurs les chaleurs très fortes du désert.

Arrivés à Médine, Mohamed Sadik releva le plan de la ville, le plan de la mosquée qui renferme la tombe sacrée du Prophète et celles des premiers Califes Aboubekr et Omar, les fondateurs de la puissance islamique. Heureux les musulmans qui ont pu conserver, protégés par le désert et par leur foi ardente, les restes vénérés des fondateurs de leur religion, de leur puissance et de leur civilisation autrefois si brillante! Où sont en Europe les cendres des grands hommes auxquels le monde occidental doit l'impulsion de la marche prodigieuse qu'il a faite dans toutes sortes de progrès?

Mohamed Sadik rapporta de ce voyage quelques photographies, les premières connues en Europe. Dans les conférences qu'il nous fit le 2 janvier et le 9 avril 1880 et que nous avons publiées dans nos bulletins n^{os} 8, 9 et 10 de la I^{re} Série, il nous donna en outre de précieuses informations sur les rites suivis par les pèlerins lors de la visite au tombeau sacré, sur l'état de la ville de Médine, sur sa popu-

lation, et sur les tribus de bédouins pillards rencontrés sur la route de El Wagg à Médine et de Médine au port de Yambo (kil. 237,100) où l'expédition se rembarqua pour l'Egypte.

Encouragé par l'accueil fait par la Société et par le monde géographique à son importante communication, Mohamed Sadik bey demanda de faire part du prochain pèlerinage pour compléter ses études sur les villes saintes, et le 30 septembre il partit avec la caravane du Tapis comme chef du trésor du Mahmal. En cette qualité on lui confia P.E. 1,363,417 destinées aux dépenses annuelles, soit pour les bédouins, soit pour les pauvres des couvents de la Mecque et de Médine, 30 kantars de sucreries, 3 cantars de bougies et une quantité de pelisses et d'étoffes pour les arabes.

Le voyage long et pénible à travers le désert, par Suez, le Sinaï et la côte de la Mer Rouge dura 39 jours.

Dans la conférence que Mohamed Sadik bey fit à notre Société le 20 mai 1881, il exposa le résultat de son voyage: il a relevé, ainsi que dans le premier voyage, l'itinéraire jour par jour, mètre par mètre, et il put établir une grande carte, dont nous avons publié une petite réduction dans le bulletin; il a pris note de l'état du pays, du caractère des habitants et il nous a communiqué les détails les plus intéressants sur les rites du pèlerinage, tout à fait inconnus jusqu'alors, car les deux voyageurs européens, Burton et Burkhardt, qui l'avaient précédé, avaient été obligés de s'astreindre à trop de précautions pour pouvoir tout observer.

Mais en dehors de cette relation qui excita la curiosité la plus justifiée du monde occidental, le colonel Sadik

rapporta de son voyage une superbe collection de photographies. Cette collection exposée au Congrès géographique de Venise, qui eut lieu la même année, valut à son auteur un des prix les plus recherchés, la médaille d'or, et les félicitations personnelles de S. M. le roi Humbert et de S. M. la reine Marguerite.

Toutefois le résultat humanitaire le plus important qui est sorti du rapport de notre ami a été l'abandon définitif de la route de terre. En terminant sa conférence, il avait exposé tous les désavantages de cette route, les dangers occasionnés par les tribus de bédouins pillards, la mortalité excessive, la difficulté d'approvisionner cette masse de pèlerins dans sa marche à travers le désert, etc. Si le Mahmal partait par mer — disait-il — ce serait plus avantageux et pour les pèlerins et pour le Gouvernement, même en payant aux bédouins leur allocation annuelle. On pourrait organiser la caravane d'une manière plus simple et plus avantageuse et les pèlerins se trouvant ensemble à Djeddah formeraient une force assez grande pour en imposer aux bédouins. D'autre part — concluait-il — bateaux à vapeur et chemins de fer sont des progrès indéniables et la commodité et la rapidité des voyages s'imposent aujourd'hui comme un bienfait de l'humanité !

C'est à la suite de ces observations que le Gouvernement égyptien a depuis lors supprimé le voyage à travers le désert et que le Mahmal est transporté en chemin de fer à Suez et de là, par steamer, à Djeddah.

Mohamed Sadik bey a depuis publié un ouvrage en arabe intitulé *Guide du pèlerin*, qui est un vade mecum géographique et religieux pour le pèlerin musulman et qui

eut un succès énorme dans le monde des croyants. On en a tiré plusieurs éditions.

En 1885 nous retrouvons Mohamed bey Sadik encore une fois chef du trésor du Mahmal; ce fut son troisième voyage aux lieux saints de l'Islam. Vous savez tous que le Mahmal est le palanquin doré qui recèle le Tapis destiné à la Kaaba. L'origine du Mahmal date environ de l'an 648 de l'hégire (1250 a. C.). C'était cette fois le palanquin de la reine d'Egypte, Chagarat-el-Doure, pendant son pèlerinage à la Mecque. Depuis cette époque il fut conservé comme signe de ralliement pour les pèlerins.

Dans notre séance du 17 décembre 1886, Sadik pacha nous rendit compte de ce troisième voyage, qui fut accompli d'après ses conseils; c'est-à-dire que le Mahmal et les pèlerins furent transportés à Suez en chemin de fer et de là embarqués pour Djeddah à bord du *Chibin*. Le voyageur nous donna des détails très curieux sur la nouvelle industrie exercée par les diverses compagnies de navigation et sur certains abus auxquels elle donnait lieu, abus aujourd'hui disparus.

Le trajet de Djeddah à la Mecque se fait à chameau en 33 heures et à cheval en 13 heures. Sadik pacha, dans sa conférence publiée dans nos Bulletins, série II, N° 10, ne s'arrête pas sur la ville sainte déjà décrite, mais il nous donne d'intéressantes indications sur quelques villes et tribus du Hedjaz. Ainsi il nous parla de Taïf, ville d'agrément des habitants de la Mecque, qui grâce à son élévation jouit d'un climat délicieux, et où abondent les jardins et les vergers. On y voit deux grandes pierres

qu'avant l'islamisme les arabes adoraient sous le nom des dieux Lat et Izza.

Dans quelques familles habitant cet endroit on pratique encore des usages barbares, attribués à tort à la religion musulmane, ajoute l'auteur.

Un de ces usages se rapporte à la circoncision, qui a lieu à l'âge de quinze ans, avant le mariage. En grande cérémonie, au son des tambours et au milieu de cris d'allégresse, en présence de la fiancée qui l'encourage, on enlève au patient avec un rasoir la peau depuis le bas ventre jusqu'au tiers des cuisses. Pendant cette douloureuse opération le patient, brandissant un poignard, déclame aux assistants sa biographie ! Si par malheur il donne le moindre signe de souffrance, il est considéré comme un lâche et sa fiancée ne veut plus de lui.

Les tribus bédouines qui occupent les routes de la Mecque à Médine, par exemple celle du Zeydieh, prétendent descendre de Zeid, petit-fils de Aly, et suivent une autre doctrine que celle de l'Islam. Elle permet le mariage de deux sœurs avec le même individu : elle permet aussi d'épouser la femme divorcée le même jour ou le lendemain, sans attendre les 100 jours prescrits. Ces bédouins ensevelissent leurs morts avec du pain, de l'eau et deux bâtons. La plupart exercent le brigandage et l'anarchie règne dans leur région. On égorge les adultères.

En 1895 Mohamed Sadik pacha alla passer l'été à Constantinople. En revenant il en a publié une description en arabe.

Ainsi partout où il allait, il trouvait des sujets d'études et d'observations, ainsi que de bons conseils à donner,

laissant partout la trace de son esprit investigateur, de son cœur aimant le bien.

C'est pour tout ce que je viens d'exposer que la Société a cru de son devoir de rendre hommage à la mémoire de Mohamed Sadik pacha, notre tribune étant la chaire où sont proclamés les mérites des enfants de l'Égypte envers la science, et nos bulletins les documents où leur souvenir est conservé pour la postérité.



SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE
DU CAIRE
SOUS LE PATRONAGE DE
SON ALTESSE LE KHÉDIVE

Présidents honoraires :

D^r GEORGE SCHWEINFURTH.
S. E. SIR REGINALD WINGATE PACHA, *Sirdar, Gouverneur général
du Soudan.*

Président :

S. E. LE D^r ABBATE PACHA, *Médecin consultant de S. A. le Khédive.*

Vice-Présidents :

S. E. HUSSEIN FAKHRY PACHA, *Ministre des Travaux publics.*
S. E. BOGHOS PACHA NUBAR.

Secrétaire général :

D^r F. BONOLA BEY, *Avocat.*

Secrétaire adjoint :

AHMED ZÉKI BEY, *Chef de Bureau à la Présidence du Conseil.*

Trésorier :

A. BOINET BEY, *Secrétaire général au Ministère des Travaux publics.*

Commission Centrale :

A. BIRCHER, *Négociant.*
O. BORELLI BEY, *Avocat.*
J. R. GIBSON, *Commissaire Directeur anglais des Domaines de l'État.*
J. B. PIOT BEY, *Vétérinaire en chef de l'administration des Domaines
de l'État.*
F. VENTRE PACHA, *Ingénieur en chef de la Daïra Sanieh.*

Le Président et le Secrétaire général sont nommés par S. A. le Khédive. Les autres Membres ont été nommés dans l'Assemblée générale du 27 janvier 1894.